

Der Jung-Stilling-Freund und -Kenner Jacques Fabry stellte mir großzügig den folgenden Text als Einleitung zu Jung-Stillings Schrift "Blicke / in die Geheimnisse / der / Natur=Weisheit / denen Herren / von Dalberg Herdern und Kant / gewidmet / - / - / Berlin und Leipzig, / gedruckt bey George Jacob Decker. / 1787" zur Verfügung; dafür danke ich ihm.

Die Verantwortung und das Copyright für den Text – 2006-04-17 – liegen bei Jacques Fabry.

INTRODUCTION

Jacques Fabry

Le 12 février 1804, le grand philosophe Emmanuel Kant quittait ce monde. Il ne manquera certainement pas, en cette année 2004, de philosophes et de chercheurs pour célébrer comme il se doit le bicentenaire de la disparition de celui qui fut la gloire de la philosophie allemande et celle aussi, sans doute, de la civilisation occidentale tout entière. En 1787, un ami de jeunesse de Goethe, Johann Heinrich Jung-Stilling, un écrivain qui s'était fait connaître du grand public en publiant son autobiographie, désira manifester son admiration au philosophe de Königsberg en lui dédiant une œuvre étrange, à la fois riche et complexe, qui fut publiée sans nom d'auteur. L'ouvrage avait néanmoins trois dédicataires : Kant, Herder, que Jung-Stilling avait côtoyé à Strasbourg durant ses études de médecine et avec qui il correspondit jusqu'en 1780, et Karl von Dalberg, le Prince-Primat qui présida aux destinées de la ville de Francfort de 1806 à 1813. Ce dernier, que Jung-Stilling connaissait personnellement, était, entre autres, l'auteur de *Considérations sur l'univers (Betrachtungen über das Universum, 1777)*. En ce qui concerne Kant, Jung-Stilling était loin de connaître tous ses écrits puisqu'il ne lira la célèbre *Critique de la raison pure (Kritik der reinen Vernunft (1781))* qu'en 1788, après la publication de l'opuscule dont il va être question, les *Regards sur les secrets de la sagesse naturelle (Blicke in die Geheimnisse der Naturweisheit, 1787)*. Selon ses propres dires, la preuve apportée par Kant de l'incapacité de la seule raison à appréhender la *chose en soi (das Ding an sich)*, l'aurait délivré de l'emprise du déterminisme wolffien qui l'accablait plus que tout en semant le doute dans son âme de chrétien. Reconnaisant, il avait envoyé une lettre enthousiaste au grand philosophe qui s'était fait un devoir de lui répondre très aimablement. En revanche, Kant n'avait pas souhaité commenter l'ouvrage de Jung-Stilling et avait envoyé son exemplaire dédicacé à Hamann dont les conceptions mytho-poétiques cadraient mieux, sans doute, avec les spéculations de l'auteur. Mais avant la découverte de la première Critique, Jung-Stilling avait sans doute lu quelques-uns des nombreux opuscules que Kant fit paraître entre 1750 et 1770 et dans

lesquels il traite aussi bien de physique que de métaphysique, de cosmogonie et de cosmologie et de bien d'autres branches du savoir de l'époque. Les considérations cosmologiques exposées dans son *Histoire universelle de la nature et théorie du ciel* (*Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels*, 1755) ont pu, par exemple, lui servir de fil conducteur dans l'élaboration de son traité cosmologique. Toutefois, comme nous le verrons, l'influence de Herder, dont Kant avait d'ailleurs commenté les *Idées* en 1785, est nettement plus décelable. Avant de présenter un écrit dont les exemplaires sont devenus rarissimes, il est bon de retracer brièvement la vie et l'œuvre du théosophe du Siegerland.

Johann Heinrich Jung, dit Jung-Stilling (1740- 1817), élevé dans une famille piétiste, se distingue vite par ses dons intellectuels, sa sensibilité et sa vive imagination. Après avoir occupé différents postes d'instituteur, il quitte la maison familiale en 1762 pour échapper à la férule paternelle et exerce différents métiers en menant une vie d'errance. A la suite d'une illumination, il décide « de conclure une alliance avec Dieu et de se laisser guider par lui », considérant les épreuves comme un nécessaire feu purificateur. Un mécène lui permet d'approfondir sa culture, l'initie à l'art médical et l'oriente finalement vers le traitement des maladies oculaires. Un médecin lui ayant confié les secrets de son art, il se rend à Strasbourg pour y étudier la médecine, se lie avec Goethe et Herder et découvre grâce à eux le mouvement littéraire du pré-romantisme allemand. En 1774, il remet à Goethe la première partie de son autobiographie qui la publiera anonymement à l'insu de l'auteur. En 1778, il est nommé professeur d'économie politique à Kaiserslautern. Conseiller aulique en 1784, il est nommé professeur à l'université de Marburg en 1786. Parallèlement à ses activités d'enseignement, il procède à de nombreuses opérations de la cataracte, souvent avec succès. Son souci majeur reste cependant d'écrire des ouvrages à la gloire de la religion chrétienne. Cette activité et sa réussite suscitent l'envie et la critique de ses collègues universitaires. Sa première épouse étant décédée, il se remarie. A ses ennuis professionnels s'ajoute la douleur de perdre sa seconde épouse. Il se remarie une troisième fois avec une femme accomplie qui saura redresser un train de maison allant à vau l'eau. Entré finalement au service du prince Friedrich von Baden, qui le libère de tout souci matériel, il peut, tout à loisir, écrire et publier de nombreux écrits religieux au contenu eschatologique et prophétique. Il s'y emploiera avec zèle jusqu'à son décès survenu en 1817. Avant de devenir un économiste réputé et un chirurgien célèbre, Jung-Stilling avait connu la gloire littéraire grâce à son autobiographie. Dans les trois premiers volumes, il y fait preuve d'une sensibilité vraie, d'un ton et d'un style aux colorations à la fois pieuses, fraîches et naïves qui trouvent un écho enthousiaste dans les milieux littéraires préromantiques. Dans les quatrième et cinquième volumes, plus tardifs, ce charme fait défaut parce que l'auteur y fait un

emploi abusif de l'intervention de la providence divine. Dès lors, le côté édificateur et didactique se fait d'autant plus lassant que le style souffre d'évidentes négligences. Le zèle infatigable déployé à glorifier la religion et à l'approfondir a souvent fait taxer Jung-Stilling de piétiste. Un tel jugement ne reflète que partiellement la réalité : Jung-Stilling apprécie les conventicules piétistes ; il s'efforce même de minimiser leurs divergences mais n'adhère à aucun de ces mouvements. Il critique d'ailleurs sans ménagement les outrances des séparatistes. Ce faisant, il est bien plus un esprit oecuménique avant la lettre qu'un piétiste sectaire. Dans son autobiographie, il a voulu montrer que le destin de l'homme n'est pas soumis à un déterminisme aveugle mais qu'un plan divin s'y lisait sans cependant ôter à l'homme son libre arbitre ni le pouvoir d'infléchir son destin. Pour sa part, il considère que son désir d'œuvrer pour Jésus-Christ lui a été insufflé « de l'extérieur », par Dieu lui-même, car sa nature sensuelle s'opposait à faire de lui un témoin du rédempteur. Il n'a donc pas infléchi son destin, Dieu l'a toujours guidé dans les moments cruciaux de son existence. Pour le reste, le système de Jung-Stilling diffère peu de celui des autres théosophes chrétiens : c'est la théorie de la double chute, celle de Lucifer et de ses cohortes d'abord, celle de l'homme ensuite qui s'est laissé séduire par les anges déchus et s'est vu, pour punition, privé de la lumière divine et plongé dans un monde de matière opaque. Pour remédier à une situation aussi dramatique, il ne fallait rien moins qu'un Dieu bon et miséricordieux sacrifiant son fils unique par amour de l'humanité. Ce sont les événements troublés de l'époque, notamment la Révolution Française et les abominations de la terreur qui ont poussé Jung-Stilling à privilégier, dans son œuvre, le volet eschatologique au détriment de la cosmogonie et de la cosmologie sauf, précisément dans l'opuscule dont il est question ici. Celui-ci est en effet cosmogonique et cosmologique de bout en bout. Son roman à clés *Das Heimweh* (1794-1796) est un long récit initiatique qui plonge le lecteur dans une atmosphère prophétique et eschatologique. En butte aux critiques des cercles cultivés, l'auteur se tourne alors vers les petites gens et publie plusieurs revues d'édification populaire dont la plus importante est *L'homme Gris* (*Der Graue Mann*) qui parut de 1795 à 1816. Critiques et quolibets n'empêchent pas l'intrépide théosophe de scruter les secrets du monde intermédiaire des esprits invisibles dans ses *Scènes du royaume des esprits* (*Scenen aus dem Geisterreich*, 1795-1801) et dans sa *Théorie des esprits* (*Theorie der Geisterkunde*, 1808-1809). Travailleur infatigable, on lui doit, outre ses publications théosophiques et une correspondance énorme, onze ouvrages d'économie politique, sans oublier plus de 2000 opérations de la cataracte et d'autres innombrables soins oculaires. Mais c'est surtout pour son zèle inlassable à annoncer le royaume de Dieu et pour sa quête éperdue d'un moyen terme entre un rationalisme desséchant et un fanatisme religieux sclérosant que le théosophe du Siegerland mérite d'occuper une place de choix aux côtés des plus grands. C'est son opuscule cosmologique de 1787, peu connu du grand public, qui va nous retenir maintenant.

Le plus curieux, c'est que ce petit livre ne figurait pas dans la liste des nombreux ouvrages de cet auteur prolifique avant que Gotthilf Stecher, en 1913, ne le mentionne dans une étude peu favorable à l'auteur mais bien documentée (*Jung-Stilling als Schriftsteller*, Palestra CXX, Berlin, Mayer & Müller). Il apparaît en tout cas que l'auteur lui-même n'en fait aucune mention dans son autobiographie. C'est que le succès n'était pas au rendez-vous. Lavater, l'ami très cher de Jung-Stilling, l'avait bien pressenti qui ne se faisait pas d'illusion sur cet essai philosophique ; il est vrai que cet ouvrage n'était guère dans la manière de l'auteur chez lequel l'imagination créatrice jouait un rôle plus important que l'aptitude à développer rigoureusement une argumentation philosophique. Selon Stecher, il s'était finalement félicité de l'anonymat prudent dont il s'était entouré ; son propre fils, d'ailleurs, doutait que l'ouvrage fût vraiment de lui. De plus, l'auteur d'une recension parue la même année que celui-ci, en 1787 (*Allgemeine Litteraturzeitung*, p. 353), se demandait ce qu'il fallait penser d'une construction artificielle et audacieuse dont la cohérence ne semblait pas être la vertu majeure. Il n'avait pas tort, loin de là, si l'on juge ce petit traité selon des critères rationnels axés sur la logique formelle chère aux philosophes du XVIII^{ème} siècle. Il s'agit en effet de l'ébauche, en 271 petits paragraphes, d'un vaste système présumé philosophique que l'auteur se proposait de développer ultérieurement dans une œuvre d'envergure. Il n'en fit rien, au vu sans doute du peu d'enthousiasme que déclencha ce premier essai. Les philosophes, reconnaissons-le, n'eurent pas à le regretter car l'ouvrage, loin de répondre à leurs vœux, se présente plutôt comme un vaste système mystico-kabbalistique dont on peut résumer comme suit la teneur : toute la nature, du manifesté au non-manifesté, aurait la structure d'une grande chaîne composée de neuf chaînons comparable, mutatis mutandis, à l'anneau de Platon et peut-être, qui sait, à l'intuition de la structure d'un ADN dont on ne parlera que deux cents ans plus tard. Les sept premiers chaînons composent le monde terrestre, jusqu'à l'homme inclusivement ; les deux derniers nous élèvent jusqu'au monde des esprits et jusqu'au monde divin. Chaque chaînon est lui-même composé de sept forces énergétiques (*Kraftstufen*), le nombre sept, en arithmologie, étant sacré par excellence puisqu'il est le résultat de l'addition des quatre éléments du monde physique et des trois « teintures » spirituelles alchimiques, Soufre, Mercure et Sel, ou encore parce que le nombre quatre, traditionnellement masculin, et le nombre trois, féminin, ont le nombre sept pour somme et que l'union de l'homme et de la femme, dans une perspective hiérogamique, symbolise la création divine. Les quatre premières de ces forces énergétiques sont, en alternance et simultanément, parallèles et contraires. Cela signifie qu'elles sont alternativement positives et négatives, comparables en cela aux pôles positif et négatif de l'aimant. En d'autres termes, ces forces s'attirent et se repoussent, ce qui implique qu'elles soient, malgré le paradoxe de la chose, *en même temps* oppositionnelles (*gegensätzlich*) et complémentaires. Les trois dernières résultent de

l'interaction des quatre premières. En principe, les sept énergies devraient toujours rester identiques à elles-mêmes, mais elles subissent de notables modifications de substance d'un chaînon à l'autre, dans une sorte de spirale ascendante. Au bas de l'échelle, la matière minérale, le premier chaînon, utilise ses sept forces à constituer le système solaire ainsi que notre planète terre qui en fait partie : c'est le domaine de la **cosmologie**. Les éléments organiques qui se développent sur le globe terrestre s'élèvent à un degré supérieur d'organisation en passant du règne végétal au règne animal : c'est l'**organologie**. A un degré supérieur, les sept forces se modifient au niveau de l'âme humaine : nous accédons ici au domaine de la **psychologie**. Dans ce même mouvement anagogique, on atteint alors les modifications qui s'opèrent dans le monde des esprits intermédiaires qui constitue la **pneumatologie** pour atteindre la plus haute perfection dans l'Être de Dieu, domaine privilégié de la **théologie**. Le « schéma énergétique » de cette zone supérieure est représenté par sept noms divins hébraïques. Le tout semble emprunté à l'*arbre séphirotique* de la Kabbale juive, à cette différence près que ce dernier comporte bien sept hypostases divines que couronnent les trois séphiras supérieures, le tout constituant un *dénaire* et non, comme chez Jung-Stillling, une chaîne composée de neuf chaînons. Toutefois, l'agencement de cette construction cosmologique relève d'une intuition intéressante : le nombre neuf est considéré, traditionnellement, comme une flèche dont le parcours, imparfait et inachevé, n'atteint son but véritable qu'à l'étape suivante, dans le *dénaire*, symbole de la perfection divine qui ramène tout à l'Unité primordiale. Or, voici quelques décennies, certains astrophysiciens avançaient que l'univers, vaste mais non pas infini, était peut-être constitué de neuf galaxies . Aujourd'hui, on les compterait par milliards, mais la vision de Jung-Stillling – car c'est davantage d'une intuition visionnaire qu'il s'agit que d'un système philosophique – préfigurait déjà, chose étonnante, des hypothèses scientifiques qui ne devaient voir le jour que deux siècles après. De la même façon, le théosophe de Francfort Johann Friedrich von Meyer, ami et correspondant de Jung-Stillling, écrivait à la même époque et bien avant que l'astrophysicien très médiatisé, Hubert Reeves, au XX^{ème} siècle, n'emploie exactement la même expression, que l'homme n'était, en définitive, qu'une « poussière d'étoile » !

C'est dire que ces constructions de l'esprit humain fondées sur des intuitions qui n'ont en principe aucun rapport avec l'observation scientifique moderne peut se révéler néanmoins enrichissante pour l'esprit. En témoignent les considérations cosmologiques des physiciens et autres « médecins » romantiques appelés *philosophes de la nature* tels que Johann Wilhelm Ritter (1776-1810) et Abraham Gottlob Werner (1749-1817) et, antérieurement, un Paracelse et sa mystique de la nature (*Naturmystik*). Jung-Stillling est ici proche parent de ces penseurs qui tentent le plus souvent de marier des convictions religieuses fondées sur la révélation biblique avec les découvertes scientifiques de leur

époque. Au XVIII^{ème} siècle, et même encore au XIX^{ème}, rosicrucisme, pansophie et philosophie de la nature essaient, par ce biais, de réconcilier foi et savoir dans une époque envahie de plus en plus par un rationalisme qui récuse le récit mosaïque de la création et met en péril la foi chrétienne. Dans leurs « systèmes », l'échelonnement imagé des êtres et des choses semble sorti du même moule que les spéculations stillingiennes. On dresse une pyramide dont la base représente l'état de la matière la plus grossière pour atteindre, en se spiritualisant de degré en degré à travers les règnes successifs, un sommet qui culmine en Dieu. Nous sommes loin, ici, d'une science expérimentale fondée sur des bases mathématiques même si les auteurs – et Jung-Stilling ne fait pas exception – s'efforcent de « rationaliser » leur discours pour l'adapter au goût du jour. Nous avons affaire, dans de telles productions, à une argumentation fondée sur une logique ternaire d'inclusion des contraires où il ne s'agit pas, comme le font les sciences mathématiques pour classer les phénomènes, d'opérer dans le réel des coupes analytiques jugées sclérosantes. Au contraire, on tente d'ordonner le foisonnement et la multiplicité du réel observé dans une vaste synthèse où tout se tient et constitue un ensemble indissociable parce que, en définitive, *tout est en un*, selon le **panenthéisme** (*Alleinslehre*), très différent du panthéisme. Ce qui revient à dire qu'un troisième terme inclus, spirituel et invisible celui-là, relie tout le créé en une « chaîne d'union » dont seul le Très-Haut connaît les tenants et les aboutissants. C'est dire que la philosophie dont il est question ici relève surtout d'une quête ésotérique et théosophique, c'est-à-dire d'une vision intériorisée proche d'un cheminement initiatique réservé à ceux qui cherchent l'illumination par l'esprit.

Quoi qu'il en soit, ces *Regards sur les secrets de la sagesse naturelle* ne sont pas issus de cette génération spontanée à laquelle on croyait encore au XVIII^{ème} siècle. Une source y apparaît assez nettement. Il semble bien que ces spéculations – au sens, proche de l'étymologie – de reflets dans un miroir et non au sens de la philosophie rationnelle – soient, pour une bonne part, empruntées à Herder que Jung-Stilling admirait tant. Dans le cinquième livre de la première partie de ses *Idees pour une philosophie de l'histoire de l'humanité* (*Ideen zur philosophie der Geschichte der Menschheit*, 1784-1791), l'auteur parle non seulement d'une évolution ascendante qui aboutit à l'homme, mais aussi d'une longue chaîne de forces énergétiques – on retrouve l'expression chez Jung-Stilling – qui s'interpénètrent et se complètent en se complexifiant toujours davantage, une complexification que ne renierait pas la science de ce XXI^{ème} siècle commençant. Herder, préparant la voie à Jung-Stilling, écrit par exemple : « Du minéral au cristal, du cristal aux métaux, de la plante à l'animal et de ceux-ci à l'homme , nous voyons s'élever les formes de l'organisation » (« *Vom Stein zum Krystall, vom Krystall zu den Metallen von den Pflanzen zum Thier, von diesen zum Menschen sehen wir die Form der organisation steigen* » (p. 169) selon une progression comparable à une longue chaîne

ininterrompue de forces agissantes. Il en tire la conclusion que, vraisemblablement, l'état actuel de l'humanité n'est peut-être qu'un maillon intermédiaire qui relie deux mondes. Là encore, l'intuition herderienne semble préfigurer l'apparition récente de notre humanité. L'horloge cosmologique des scientifiques actuels indique que nous ne sommes sur cette terre que depuis *une minute* environ, ce qui contredit fatalement les prophéties apocalyptiques à court terme auxquelles se sont livrés Bengel, Hess, Meyer, Jung-Stilling et quelques autres... L'emprunt, en tout cas, paraît clair ; mais Herder, plus prudent que Jung-Stilling, plus sceptique aussi sans doute, ne reliera pas ces considérations, lancées à titre d'hypothèses, à un monde invisible des esprits. Jung-Stilling, en revanche, greffera dans les idées contenues dans son opuscule toute une *Théorie des esprits* (1808-1809) qui paraîtra, aux yeux des contemporains, bien moins plausible et, pour tout dire, plus folle encore que la construction « imaginaire » – au sens de l'*imaginatio vera* paracelsienne – des *Regards*.

Or, c'est à propos de la *Théorie des esprits* que Gerhard Merk, spécialiste de la pensée stillingienne, remarque opportunément qu'un autre petit ouvrage, resté inédit, aurait servi de base aux *Regards*. On retrouve de nombreux passages, que G. Merk a soigneusement répertoriés, de cet *Essai théosophique* (*Theosophischer Versuch vom Wesen Gottes und dem Ursprung aller Dinge*) de 1776 dans les *Regards*. Simplement, l'auteur y a exprimé sur un mode différent un contenu déjà présent dans ce travail resté inédit (cf. G. Merk, *Geister, Gespenster und Hades*, Jung-Stilling-Gesellschaft, Siegen, 1993). Ce n'est pas le lieu, dans une introduction, d'analyser le détail de cet essai, ni même celui des *Regards* dont on trouvera ci-dessous le texte intégral. Un travail d'exégèse véritable reste à faire. Notons cependant pour finir une curieuse constatation qui éclaire les sources auxquelles Jung-Stilling a pu puiser : le texte de l'*Essai théosophique* est manifestement, au moins dans son esprit, emprunté au grand mystique silésien Jacob Böhme que Jung-Stilling, comme tous ses amis théosophes, connaissait bien. Il y est fait mention d'un *septénaire* tout à fait conforme aux visions exposées par le théosophe de Görlitz dans son oeuvre magistrale mais difficile d'accès. En revanche, les *Regards* semblent abandonner Böhme au profit de Herder. Pour formuler la chose de façon moins abrupte, on pourrait dire que la pyramide herderienne érigée dans les *Regards* repose sur le socle de granit du temple böhméen considéré par les théosophes du Siècle des Lumières presque à l'égal d'une seconde révélation. Conçues dans le même creuset où s'affrontent, dans une alchimie complexe, les courants contradictoires et, quoi qu'on dise, complémentaires, de l'illuminisme et du rationalisme, il reste au lecteur de ces lignes, quitte à louer ou à blâmer, mais sans perdre de vue le miroir symbolique qui a présidé à leur genèse, à juger si elles méritent encore, ou non, une lecture attentive.